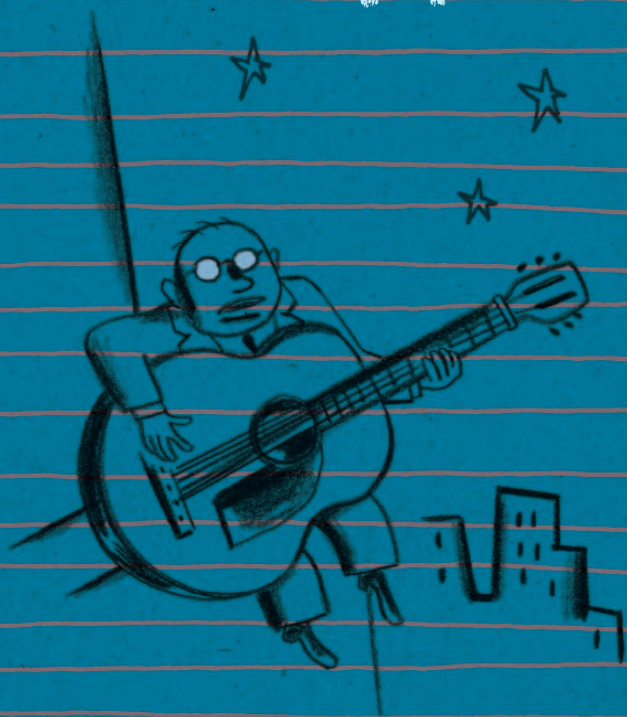


Anne Lenner

Cahin -C6Ha



le dilettante

Anne Lenner

Cahin-caha

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Dupuy-Berberian

© le dilettante, 2006

ISBN 978-2-84263-266-3

« Si la route est caillouteuse,
elle ne l'est jamais trop long-
temps. »

Bill Munroe,
Rocky Road Blues, 1947.

UN

– Eh, la Tremblote !

Dans mon dos, je sens leurs yeux me dévaler le rachis et le prendre à rebrousse-poil dans la foulée – vu la taille de la bête, c’est dire si l’état des lieux est rapide. Ces regards-là pourraient marquer que je serais plus rayé qu’un zinc.

Eux, ce sont les experts *ès broufe* du lycée, des faiseurs d’histoires en veux-tu en voilà, très verveux dès qu’il s’agit d’en conter – ici, c’est pas les oreilles atones qui manquent pour servir de crachoirs à leurs vacheries. Pour des branleurs pas trop abîmés et culottés, ce bahut est même un sacré défouloir : une vraie mine à faiblarde, des gosses que la vie s’est chargée d’écloper dans tous

les sens du terme. Au fond, c'est comme si un gigantesque presse-purée les avait moulinés au point qu'ils ne fassent plus de différence entre leur corps, leurs attelles, leurs roues et leur cervelle – des gosses caoutchouc, ce sont, avec juste des arêtes en fer pour tenir leurs yeux de poissons surgelés.

– Mister Tremblôôte !

C'est sûr, si ces crétins mettaient le même acharnement à s'en sortir qu'à faire ch... le monde, ça allumerait un semblant de lueur pour les cas les plus désespérés.

Pour oublier tout ce mat(*raqu*)age, rien ne vaut un petit tour d'horizon – pas besoin de se choper un torticolis en jouant les périscopes, hein, j'ai des sonars en parfait état de marche.

D'abord et d'une, en face : la cantine, avec sa foire d'empoigne de plateaux et de couverts malmenés. Deusio, sur ma gauche, la radio de l'infirmerie, qui diffuse une classique comateuse. Enfin, tertio et à ma droite d'accoudoir, le jactage des filles dans les toilettes et le prout des distributeurs de savon vides. Derrière leur reflet caquetant, un mur qui étale ses lamentations et parmi elles, le seul truc de bien qui en sortira jamais :

*Dis bonjour à ton cul
C'est pas d'main la veille qu'il va se
lever pour te répondre
C'bahut, c'est le terminus
Des fils de carabosses et d'tous les
roul'minus
Pas d'erreur d'aiguillage
Ici, mec, futur rime avec mirage.*

Horion.

Au moins un qui a pigé que le Bronx, le vrai, ce n'était pas de l'autre côté de l'Atlantique, mais bien ici et maintenant.

– Eh, la Tremblote, t'es sourd ?

Retour à ma réalité. L'horizon ne serait pas complet sans eux : *the last but not the least*, étalée au soleil comme une flaque de méchanceté, la bande d'invalides du ciboulot, petites et moyennes frappes jamais en RTT et toujours promptes à vous mettre des bâtons dans les rayons, sous prétexte qu'on ne roule pas des mécaniques comme eux, mais qu'on roule tout court. Manière de dire que moi aussi, je suis en fauteuil – un *handicapado*, pour parler comme Lulu.

Qu'ils matent, moi je tape. Oh! pas à une vitesse peu ou prou sonique – rien à voir avec le débit aux mille doigts d'un Art Tatum. Pas sur quelqu'un, pas sur des bambous, ni *jusqu'au bout de la nuit sur un rythme de folie*, mais sur des touches extraplates et sans répétition s'il vous plaît. Pour quelqu'un dont les commandes motrices bégaiement en permanence, c'est le genre de détail qui compte.

Tout ce tralala, c'est pour venir à bout d'une prose qui, sans ça, serait illisible, vu le chaos graphologique que je déclenche chaque fois que je tente d'écrire. À me voir, on pourrait croire que je suis branché avec l'au-delà et que je sers d'antenne de relais à quelque esprit en plein désarroi limbique : c'est comme des épis dans les lettres et dans les mots, sans compter que ça vous bousille un crayon en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

À part ses touches et son option antibègue digitale, il n'a rien d'extraordinaire, ce portable, sinon d'avoir coûté les yeux de la tête maternelle. Je précise au cas où la racaille ici présente serait assez bête pour me barboter son treizième mois.

Quant à moi, je ne pense pas être un nouveau Proust, un Chateaubriand dont le Combourgemental ferait baver d'envie un Hannibal Lecter toqué de Palais de la Mémoire.

– Eh, la Tremblote !

Parfois, je me figure que je suis comme les dodos. Les dodos ont tous disparu : trop lourds pour voler, ils ont tous terminé en brochettes. Pourtant, ça ne m'empêche pas de me sentir comme eux : un handicap, c'est comme une limite de vitesse imposée qui vous condamne à vie à rouler au pas et à tousser dans le sillage des autres. Dans le grand derby de la vie, comme canasson, je ne vau pas un bourrin : j'ai l'air d'avoir douze ans alors que j'en affiche cinq de plus au compteur et déplié, je culmine péniblement à un mètre cinquante-six. De là à dire que les perspectives d'avenir d'un *handicapado* ont de quoi flanquer la frousse à n'importe quel clampin... il n'y a qu'un pas, que mon paternel a franchi avant même que je ne sois en âge de marcher. Ce philosophe d'homme a pigé qu'il avait intérêt à débarrasser le plancher s'il ne voulait pas se retrouver dans une impasse, avec un dépendant à demeure.

D'après Horion, la validité d'un handicapé est dans son invalidité, justement, sauf qu'on est condamné à jouer les Cassandre :

*Tartuffe, tu jettes ton plaidoyer
Sur l'vilain mur des initiés,
Déshérité de la vie et des tiens,
Tu attends, tu espères, malgré tout
Le remède social
Qui fera qu'on t'acceptera.*

Clopin-clopant, c'est comme un vieux sage bourré de verrues qui serait là à ressasser la bancalité du monde : le problème, c'est que les gens apprécient rarement qu'on leur flanque une glace grossissante devant les yeux. Alors ils préfèrent nous mettre là où leur vue ne risquera plus d'être égratignée, dans des *pourroirs*. Des volières pour zozios aux ailes rognées.

– Eh, la Tremblote !

Un *remède social*? J'emmerde Horion, ce soliloqueur de tagueur.

Idem les railleurs qui déraillent. Quant à ce qu'ils peuvent penser de la Tremblote... c'est le cadet de mes soucis.

DEUX

Sur mon échelle personnelle des emmerdes, le champion toutes catégories s'est pointé un mois plus tôt et il avait le sourire comme une pilule : celui, rose et trompeur, d'une presque-mais-pas-tout-à-fait-docteur – le *presque* en question tenant à sa thèse. Dans le rôle de sujet d'études et à titre gracieux, moi et deux autres gosses, plus jeunes ; comme faire-valoir : une maladie orpheline qui vous a adopté sans que vous ayez rien demandé, un truc au nom mirobolant, genre champignon hallucinogène. J'ai dû en abuser sans le vouloir, alors, parce que j'en suis l'illustration rêvée, un cobaye cumulant tous les symptômes du camé. Voir plus haut comment on me sobrique au bahut : faut dire que, bourré

de tics et de tocs, j'ai l'air d'un pantin hystérique assis sur une gégène invisible.

Donc, les ennuis sérieux (les autres sont de naissance, j'ai eu le temps de m'y habituer) ont débuté avec ce coup de fil d'Elsa, la presque doc, à ma mère, avant de débarquer dans la foulée, sous la forme des plus jolies gambettes jamais vues chez un porteur de stétho. Un fantasme d'enterrement de vie de garçon : c'est dire si je me serais bien vu inverser les rôles, histoire de réviser mon anatomie avec elle.

Surtout, je l'attendais au tournant. Ma mère l'ignorait, mais j'avais surpris une partie de leur discussion au téléphone, cette phrase en particulier où elle la priait de tenir sa langue. Une fois qu'on a été seuls tous les deux, j'ai regardé ma doctoresse à belles jambes droit dans ses iris chocolat, en essayant de ne pas fondre dans son décolleté et j'y suis allé franco :

– Qu'est-ce que je ne suis pas censé savoir ?

Elsa, qui était en train de trier ses notes, a fait *ah* et *oh* silencieusement, avant de se mordiller l'intérieur de la joue. Puis elle s'est mise à se dandiner sur le lit où elle s'était assise pour examiner mes gestes délirants.

– Sa... Savoir quoi? a-t-elle bégayé.

Une mise au point s'imposait :

– Ça me dérange qu'on se vouvoie, j'ai dit. C'est pas pa'ce que vous êtes plus vieille que moi qu'il faut que vous vous comportiez comme les autres...

Vieille?! Pourquoi pas lui demander son extrait de naissance, tant qu'on y était! Moi qui voulais briser la glace, j'étais en train de m'ensevelir sous un iceberg.

– Ce n'est pas un reproche, mais en me vouvoyant, ça me donne l'impression d'être comme les autres, un microbe qu'on mate par le bout de l'éprouvette. Un truc qu'on manipule avec attention, pa'ce qu'on a peur de le casser.

Je n'osais plus relever la tête, mais quand je m'y suis décidé, son sourire a coulé sur moi comme de la crème glacée :

– Compris. Alors explique-moi ce que tu veux savoir.

– Ce que ma mère t'a demandé de pas me dire.

Preuve que toute cette discussion tournait à la vinaigrette kafkaïenne, un pli soucieux est soudain apparu sur son front : je me suis

senti coupable d'avoir fait naître cette ride. Inquiet, aussi. J'imaginai ce qu'elle allait écrire sur moi dans sa thèse :

Sujet présentant de graves troubles psychotiques et paranoïaques : à interner d'urgence. À la lecture de quoi, on me roulerait dans une camisole de force et de là, dans un hôpital où on me bourrerait de médocs. À coup sûr, je finirais par me prendre vraiment pour un dodo et d'autres malades, persuadés d'être des chiens de chasse, mettraient mon pyjama en pièces.

J'en aurais pleuré.

À la place, j'ai lâché :

– Qu'on soit clair : sans explications, je vais devoir continuer à ramer dans le brouillard et moi, j'aime savoir où je vais, dans la vie. J'ai peut-être l'air d'un gosse parce que les poils me poussent moins vite sur le menton qu'ailleurs, mais je ne suis pas tombé de la dernière pluie. Merde, je veux savoir ce qui me squatte les cellules.

Bon, je ne suis pas sûr d'avoir vraiment dit *merde* ou autre chose mais, en gros, l'idée était là. Le hic, c'est qu'elle s'est mise à jargonner et je n'ai rien compris à ses expli-

cations – si c'en étaient. Au fond, elle était comme ses collègues, elle cherchait juste à noyer le poisson dans une bouillabaisse scientifique à laquelle je ne comprenais que dalle.

– Laisse tomber le blabla. Dis-moi simplement ce qui va m'arriver : ma météo personnelle, si tu préfères.

Re-dandinement.

– Je... écoute, ta mère... Enfin, bref, je lui ai promis. Désolée. C'est grâce à elle si je peux boucler ma thèse.

– Et moi, je suis juste bon à jouer les figurants?! Sans ma contribution génétique, ta thèse se bornerait à deux cas d'études, deux gosses qui savent même pas à quoi s'attendre. À leur âge, je marchais encore et je pouvais conjuguer mes verbes au futur. Mais aujourd'hui? ET DEMAIN?

Mauvaise pioche : j'avais hurlé et ma mère s'est radinée. Une échappatoire fameuse pour ma doctoresse, qui s'est levée, nous a remerciés plus qu'il ne fallait et a filé.

Une fois de plus, c'est une métaphore aviaire qui m'est venue à l'esprit : j'étais encore le dindon de la farce dans ma propre histoire.

TROIS

Quelques jours plus tard, on a eu en français le sujet suivant : Création et/ou évolution. Théoriquement, j'aurais dû taper un truc sur les théologiens et Darwin, mais ça me saoulait, de parler de quelque chose dont j'étais si manifestement la démonstration bancale et grabataire. C'est simple, je me délabre d'années en années et ces derniers temps, même, de mois en mois, et je ne me souviens plus de la dernière fois où j'ai usé mes semelles – c'est comme ça qu'on appelle les valides par rapport aux rouletteux, ici : les smeuleux. Me priver de fauteuil maintenant, ce serait comme de couper les pieds à un smeuleu.

C'est dire si cette rédac m'inspirait, alors j'ai décidé de donner ma propre version de

l'affaire, en laissant tomber le côté académique et philologique pour recourir au bon vieux mythe. Voilà ce que ça a donné :

La Création et son évolution déplorable

– par moi-même :

En ce temps-là, Dieu faisait sourdre son courroux des nuages et du ciel tandis que le diable roulait sa femme dans un tonneau à triple cerclage.

Les gens marchaient jusqu'à ce que le tapis roulant de pierres sous leurs pieds s'arrête devant les abysses de la Fin du Monde. Ici barbotaient des dragons et des dinosaures qui ignoraient qu'ils avaient cessé d'exister depuis longtemps.

À cette époque antédiluviennne, Dieu était encore omnipotent et, en bon architecte du monde, il avait décidé de boucler son chantier en sept jours, concluant par un barbecue le dimanche. Au milieu de ce travail bâclé, il faut bien l'avouer, Ève et Adam mangeaient des côtelettes en faisant du naturisme (les UVA et UVB n'existaient pas alors, ni les cancers de la peau).

Je me rappelle avoir vu un cyclope coquet se chercher un œil de rechange sur la queue

mouchetée d'un paon et une chimère mythomane expliquer qu'elle avait prêté ses ailes à un type étourdi du nom d'Icare. Mon chien Cerbère ne savait plus où donner de la tête tandis que Noé l'appelait trois fois pour qu'il guide son troupeau de mouches dans une arche en papier. Un renard vendait sa queue en porte-clés et un ours vantait la douceur du miel qui lui coulait de l'anus. Un rat camus râlait contre les écrivains pesteux et un coléoptère pronostiquait un futur à hélices.

Puis ce fut l'éclipse et le soleil fut mangé par un gros nuage noir appelé Wompadomba. Le Wompadomba vomit ensuite l'astre sous la forme d'une pluie de météorites et sa gerbe brûlante ruina la divine pendaison de crémaillère. Les dinosaures, qui ignoraient qu'ils étaient déjà morts, durent bien se rendre à la raison et disparaître. Les côtelettes d'Ève et d'Adam furent carbonisées. Ils décidèrent alors de se rabattre sur la pomme que Dieu se gardait habituellement pour son petit creux de l'après-midi.

Dieu venait juste de punir le Wompadomba en le transformant en volcan et il avait dû grimper au septième ciel pour y accrocher un soleil de rechange : il était de mauvais poil. Découvrant son casse-croûte croqué, il décréta la fin du natu-